

pu peintre avait deviné celui de la jeune fille, qui n'avait pu refuser une vive amitié à l'artiste. Ces deux jeunes gens s'aimaient sans se l'être dit, et ils n'avaient guère de secrets l'un pour l'autre. Julien confia à son amie ses projets d'avenir ; lui dit les grandes scènes révolutionnaires qu'il voulait fixer sur la toile ; il lui raconta ces drames qui avaient bouleversé, depuis 89, la société française, et qui l'avaient régénérée, comme les orages purifient l'atmosphère. L'amie de Mario souffrait avidement à ces impressions ; elle s'instruisait à la parole du jeune patriote, et apprenait à chérir son pays.

Mais Julien ne se bornait point à développer ses idées de peintre et d'ami du peuple ; il alla jusqu'à confier à Marie un de ces secrets que les femmes devraient toujours ignorer. « Vous vous étonnez quelquefois de mon absence dans la soirée ; plus d'une fois, après avoir promis de venir causer avec vous, j'ai manqué au rendez-vous convenu. Sachez que d'autres rendez-vous, qui intéressent la nation, exigent ma présence. Je suis affilié à une association secrète qui travaille au renversement du pouvoir actuel. C'est une terrible tâche, celle que nous avons entreprise ! On réussit ou on meurt ! — Que dites-vous, M. Julien ? vous complotez ! mais c'est horrible ! Vous n'aimez donc personne au monde, puisque vous vous exposez à mourir, quand vous pouvez être si heureux ? — Je n'aime personne, Marie ? Vous savez bien que je donnerais ma vie pour vous ; mais j'aime plus encore mon pays. Gardez-moi bien le secret ! — Oh ! je vous le jure ; mais je vous détournerai de cette voie funeste ; M. Julien, vous me faites frémir !... »

Au bout de quelques semaines, les absences de plus en plus fréquentes de Julien ne furent pas les seules qui inquiétèrent Marie. Laure bien souvent ne rentrait qu'à minuit. D'abord elle avait allégué la nécessité de chercher des travaux d'aiguille, car l'argent dont toutes les deux avaient vécu s'épuisait vite, et Marie, décidée à n'avoir recours à la bourse de personne, s'affligeait en secret. Julien lui-même ignorait cette triste vérité.

Un jour Laure rentra dans la mansarde à une heure assez avancée. Marie était fort agitée. Quand sa sœur parut, elle croisa ses bras et lui dit, en lui lançant un regard acéré comme une flèche : « Laure, tu as oublié que notre père n'était pas entré tout entier dans son cercueil, et qu'il nous voyait encore !... Je sais tout, entends-tu ? Je sais que tu es presque une fille perdue ! »

— Marie !

— Oh ! pas de cris, pas de scandale, et surtout pas de menaonge ! Ce matin, cet après-midi, je te croyais encore sage et pure... à présent tu n'es plus digne de porter le nom de notre famille !

Laure avait changé de visage ; elle fut obligée de s'asseoir. Marie resta debout devant elle et continua :

— Ce soir, j'ai été forcée de sortir, j'allais porter des broderies achevées l'autre nuit ; je passais sur la place de la Bourse... je t'ai bien reconnue, appuyée sur le bras d'un jeune homme, et entrant au théâtre qui donne sur cette place. Tu étais belle, et joyeuse, et bien parée ! Laure, la honte te va bien, ma sœur !

— Marie !

— Ce jeune homme, c'était Sewrin, le locataire de cette maison. Je ne vous ai pu suivre ; seulement je suis restée à la porte du théâtre jusqu'à la fin du spectacle ; alors j'ai attendu que vous fussiez sortis, et puis j'ai pris les devants. Il n'y a pas cinq minutes que je suis rentrée. J'ai écouté à ma porte, et voici ce que tu as fait : arrivée au troisième étage, tu as déposé chez cet homme ton riche chapeau, tes gants parfumés, ta mantille, destinée à cacher la grossièreté de ta